

## « Les jeunesses d'Empalot »

*Portrait · Besoins · Freins · Aspirations · Leviers d'action*

### À propos de ce document

Document réalisé pendant un stage à la MJC Toulouse Empalot dans le cadre d'une Licence Professionnelle Métiers de l'Animation Sociale, Socio-éducative et Socioculturelle (Université Toulouse Jean Jaurès).

Il vise à mieux comprendre les besoins, les attentes et les difficultés des 16–25 ans du quartier Empalot. Il s'inscrit dans un travail de mémoire portant sur la place des 16–25 ans dans un quartier prioritaire de la politique de la ville et le rôle des structures associatives et éducatives, à partir de l'exemple de la MJC Empalot.

Ce constat part d'une question centrale : comment se fabrique la place des 16–25 ans dans un quartier prioritaire, et comment les structures participent, ou non, à cette construction ?

### Notes méthodologiques :

Ce constat repose sur plusieurs sources complémentaires :

- Un questionnaire diffusé auprès de jeunes du quartier (63 ouvertures, 33 réponses complètes, la distinction est précisée là où elle est pertinente)
- De nombreux échanges informels avec des jeunes au fil du stage, souvent plus riches que les réponses au formulaire
- Des entretiens avec des professionnels du quartier (CPE du lycée berthelot, réussite éducative, équipe de la MJC, intervenants en prévention spécialisée, manager mission locale)
- Une base sociologique et institutionnelle sur le territoire (données INSEE, politique de la ville).

### Sommaire

1. Le territoire et ses jeunes — qui sont-ils ?
2. Ce qui leur est proposé — l'offre existante
3. Leur rapport aux structures — entre distance et attente
4. Leurs freins — pourquoi ils viennent peu, ou pas
5. Leurs aspirations — ce qu'ils veulent vraiment
6. Comment les atteindre — pistes d'action
7. Ce que disent les pros — paroles de terrain
8. Repères théoriques

# 1. Le territoire et ses jeunes

## Un quartier populaire en transformation

Empalot est un quartier dense du sud de Toulouse, classé Quartier Prioritaire de la Politique de la Ville (QPV). Avec 6 239 habitants pour moins d'un km<sup>2</sup>, il est l'un des plus peuplés de la ville. Sa situation géographique est paradoxale : à 15 minutes du centre en métro, bien connecté, mais marqué par des fragilités sociales profondes.

Depuis plus de dix ans, un programme massif de renouvellement urbain transforme le quartier : démolitions, reconstructions, réaménagements d'espaces publics. Ces transformations ont modifié les repères des habitants, les formes de socialisation informelles et généré un sentiment de perte pour certains d'entre eux.

## Des indicateurs socio-économiques préoccupants

**47 %**

Taux de pauvreté  
vs 17 % en métropole

**27 %**

Taux de chômage  
vs ~14 % en métropole

**26 %**

Jeunes 16-25 NEET  
3× la moyenne métropolitaine

Ces chiffres dessinent un contexte où les jeunes évoluent dans un environnement de précarité multidimensionnelle : économique, scolaire, administrative, parfois familiale. Un tiers des ménages sont monoparentaux. Les familles issues de l'immigration représentent une part importante de la population, avec des parents dont les ressources pour accompagner leurs enfants sont souvent limitées.

## Des jeunes plurielles, pas un bloc homogène

Les habitants d'Empalot âgés entre 16 à 25 ans ne forment pas un groupe uniforme. Parler de « la jeunesse » au singulier masquerait des inégalités profondes liées aux origines de classe, au territoire, aux ressources familiales. Il vaut mieux parler des « jeunes » au pluriel, une pluralité qui est particulièrement visible à Empalot à travers la coexistence de profils très distincts.

Par exemple, on remarque des jeunes issus du quartier, souvent en situation de précarité, pour une partie en rupture avec les dispositifs d'accompagnement classiques, ancrés dans les espaces de socialisation locaux (rue, stade, espaces publics) mais aussi des étudiants des résidences universitaires Daniel Faucher (964 logements), sur l'île du Ramier, et Student Factory qui s'identifient parfois comme habitants d'Empalot mais dont la participation à la vie du quartier reste

très faible. Ces deux populations partagent un même espace géographique sans nécessairement fréquenter les mêmes lieux ni s'inscrire dans les mêmes dispositifs.

Les jeunes filles constituent une configuration à part entière dans ce tableau. Elles sont peu visibles dans l'espace public mais certaines fréquentent les structures. Elles ne sont pas absentes du quartier, plusieurs professionnels signalent qu'elles préfèrent aller dans le centre-ville plutôt que d'occuper l'espace public d'Empalot. Cette invisibilité mérite d'être interrogée, notamment sous l'angle des normes d'occupation de l'espace public.

### Les Jeunes de la MJC :

Ceux participant aux ateliers de la MJC sont majoritairement extérieurs au quartier notamment en raison des freins économiques. L'action jeunes touche plus faiblement ce public, cela peut s'expliquer par un rapport différent aux structures. Après 18 ans, la fréquentation devient souvent plus ponctuelle et liée à des besoins spécifiques.

Cette pluralité interdit tout traitement uniforme. Elle implique des approches différenciées selon les profils, les besoins et les formes d'ancrage territorial. Les dispositifs d'action publique reposent souvent sur des catégories administratives (la tranche 16–25 ans en est une) qui ne rendent pas compte de cette diversité et risquent de produire plus de confusion que d'accompagnement effectif.

## Ce que le questionnaire dit des profils

*NOTE : 63 personnes ont ouvert le questionnaire, 33 l'ont complété intégralement. Les données ci-dessous portent sur les 33 réponses complètes. Les effectifs sont faibles — ces tendances sont des pistes de lecture, pas des résultats statistiquement significatifs.*

Sur les 33 répondants complets : 22 femmes, 10 hommes, 1 personne non-binaire.

Statuts : 13 étudiants, 8 en recherche d'emploi, 6 scolarisés, 2 sans activité, quelques autres profils.

Âges de 15 à 25 ans, répartis en trois tranches presque égales. 48 % habitent Empalot. Cette surreprésentation des femmes et des étudiants est à prendre en compte : les jeunes les plus éloignés des structures (sans activité, en rupture) sont probablement sous-représentés.

### Le croisement par statut révèle des réalités très différentes :

- **Les étudiants (13)** : Bien qu'ils soient présents dans le quartier, beaucoup semblent ne pas y être réellement intégrés, notamment ceux issus de la résidence Daniel Faucher. Seuls 46 % connaissent la MJC, tandis que 64 % déclarent se sentir souvent seuls, soit le taux le plus élevé parmi les groupes interrogés. Leur méfiance institutionnelle est également la plus marquée : seulement 4 étudiants sur 12, soit 31 %, pensent que les adultes s'intéressent à leur avis. Leurs principaux besoins concernent avant tout le lien social et le cadre de vie, avec comme priorités le fait de se faire des amis (8/13) et de disposer de lieux calmes (8/13).
- **Les scolarisés (6)** : Apparaissent comme groupe le mieux ancré dans le quartier. 83 %

connaissent la MJC, 83 % se sentent appartenir au quartier. C'est également le seul profil pour lequel la fréquentation de la MJC semble naturelle et intégrée aux habitudes. Fort risque de rupture lors du changement de statut. Leurs besoins se concentrent unanimement autour d'activités gratuites et artistiques (6/6). Toutefois, ce fort ancrage reste fragile, avec un risque de rupture important lors du changement de statut ou de parcours de vie.

- **En recherche d'emploi (8)** : besoin d'emploi unanime (8/8), activités gratuites idem. Le groupe le plus insécurisé dans l'espace public (50 % se sentent en sécurité, contre 73 % en moyenne). Cite les discriminations proportionnellement plus que les autres. Leurs besoins immédiats sont en décalage avec ce que l'animation peut offrir directement.
- **Sans activité (2)** : effectif trop faible pour conclure. Les deux répondants ne connaissent pas la MJC, se sentent seuls, cumulent des besoins importants. Ce profil est probablement le plus éloigné de toutes les structures (le questionnaire, en ne les captant qu'à deux, illustre lui-même cette invisibilité.)

**Le croisement par tranche d'âge est le signal le plus net :**

## 15-17 ans (8 répondants)

### *Avant la bascule*

Constituent le groupe pour lequel la MJC semble fonctionner le mieux. Tous connaissent la structure et 75 % déclarent l'avoir déjà fréquentée. Ils présentent également un fort sentiment d'ancrage local : 87 à 88 % se sentent appartenir au quartier, et 100 % se sentent légitimes dans les équipements du territoire. Le sentiment de solitude y est relativement faible, puisqu'un seul répondant sur quatre déclare se sentir seul. Ce groupe apparaît ainsi comme le plus intégré et le plus en confiance vis-à-vis des structures du quartier.

## 18-20 ans (11 répondants)

### *La bascule*

Représentent la tranche d'âge où la rupture apparaît le plus nettement. Seuls 45 % connaissent la MJC, tandis que le sentiment de solitude atteint un niveau particulièrement élevé : 87 à 88 % des répondants déclarent se sentir seuls. Leur sentiment d'appartenance au quartier chute autour de 45 à 50 %, tout comme leur sentiment de légitimité dans les équipements (40 %). La confiance envers les adultes est également très faible, avec seulement 27 à 33 % des jeunes estimant que les adultes s'intéressent à leur avis. C'est aussi à cet âge que les besoins se multiplient simultanément : formation, aide administrative, accès à l'emploi, lien social ou encore santé mentale. Cette période correspond souvent au moment où les dispositifs d'accompagnement s'arrêtent, deviennent moins accessibles ou moins adaptés, faisant de cette tranche d'âge une priorité d'attention pour les acteurs du territoire.

## 21-25 ans (14 répondants)

### *Après*

Apparaissent comme une tranche d'âge peu ancrée territorialement, avec seulement 36 % habitants le quartier d'Empalot. Seuls 43 % connaissent la MJC, mais parmi ceux qui la

connaissent, presque tous l'ont déjà fréquentée, ce qui traduit une bonne appropriation de la structure lorsqu'elle est identifiée. Malgré un fort sentiment de légitimité dans les équipements (86 %), l'isolement demeure important, puisque 69 % déclarent se sentir seuls. Cette tranche concentre également les besoins les plus élevés de toutes les catégories d'âge, notamment en matière d'emploi et d'amélioration de la situation financière (79 % chacun), mais aussi concernant les activités artistiques et gratuites, citées par 93 % des répondants.

## 2. Les espaces dédiés aux jeunes

### Un maillage associatif dense

Empalot dispose d'un tissu institutionnel et associatif solide pour un quartier de cette taille. Les structures jeunesse couvrent en théorie un large éventail de besoins :

- MJC Empalot : animation, accompagnement de projets, ateliers culturels et sportifs (10–25 ans).
- Accueil Jeunes Municipal : accueil libre, activités, prévention (10–17 ans).
- Club de prévention spécialisée : travail de rue, suivi des jeunes en rupture (11–25 ans).
- Mission locale : emploi, formation, orientation, financement de projets (16–25 ans).
- AIFOMEJ : médiation, insertion, projets citoyens.
- ASEER : soutien scolaire jusqu'à 17 ans.
- Centre social Maison Jean Moulin : accompagnement scolaire, parentalité, vie quotidienne.
- Réussite éducative : accompagnement psycho-éducatif, 2–16 ans et familles.
- Palabre Espace Interculturel : accompagnement psychologique, groupes de parole.
- Associations sportives
- Associations culturelles (Karavan, Locombia, Balkanica)
- Médiathèque
- Point Info jeune : information jeunesse (16-30 ans)
- Centre culturel de la brique rouge

À cela s'ajoutent des équipements sportifs (city stades, stade Corbarieu, gymnases, île du Ramier).

### Un paradoxe central : beaucoup d'offre, peu de fréquentation

Malgré cette richesse, les professionnels sont unanimes : les jeunes de 16 à 25 ans sont le public le plus difficile à atteindre. À la MJC, ils représentent environ 11% du public accueilli, majoritairement présent dans les ateliers. La tranche tombe dans un angle mort : trop âgés pour les espaces dédiés aux jeunes de 10 à 17 ans, ne se sentent pas représentés par le public qui fréquente certaines structures, pas encore dans la vie active pour la mission locale elle-même physiquement excentrée et recevant proportionnellement plus de jeunes de Saint-Michel que

d'Empalot.



« Il y a beaucoup de structures qui accueillent jusqu'à 18 mais aucune qui accueille après 18. »

Professionnel.le du quartier



« Aujourd'hui, à l'heure actuelle, il n'y a plus de lieu d'accueil pour ce public de 17–25 ans. »

Professionnel.le du quartier

Ce constat n'est cependant pas une fatalité. Les adolescents de 10 à 15 ans qui fréquentent aujourd'hui la MJC sont les jeunes de 16 à 25 ans de demain. Ceux qui ont grandi dans la structure, qui ont participé à des projets et des séjours, ont déjà construit ce que les dispositifs peinent à fabriquer : un lien de confiance. Ce lien ne disparaît pas à 16 ans — il peut devenir un levier, à condition que la structure maintienne une présence et une offre qui leur laissent encore une place.



« Quand je suis arrivé il y a trois ans, il n'y avait quasiment pas de jeunes. Les premiers à venir, c'était les 10–11 ans. Aujourd'hui notre public a majoritairement 13–14 ans parce qu'ils continuent à venir. ».

Professionnel.le MJC

A travers cette analyse, l'enjeu de la MJC est de formaliser les constats et besoin des jeunes qu'elle accueille et qu'elle accompagne. De par son histoire et sa contribution aux politiques jeunes locales mais aussi nationales avec son réseau, il lui est primordial de construire des réponses concrètes et adaptées aux besoins et réalités des jeunes en se plaçant dans un contexte réactualisé sans cesse.

### 3. L'appropriation des structures par les jeunes

#### Une image positive mais floue de la MJC

Sur les 33 répondants complets, 57% (19/33) déclarent connaître la MJC Empalot. Parmi ceux qui

la connaissent, 74% y sont venus au cours des 12 derniers mois, ce qui montre que la fréquentation est forte une fois le premier contact établi. Pourtant, plusieurs jeunes expliquent passer quotidiennement devant le bâtiment sans faire le lien avec l'existence d'une MJC, malgré sa situation centrale dans le quartier. Les mots associés spontanément à la structure sont globalement positifs : culture, sport, amitié, atelier, animation, convivialité mais l'image reste générique, sans marqueur propre à Empalot. Le principal enjeu ne semble donc pas être un rejet de la structure, mais plutôt un déficit de notoriété et un manque de sentiment de légitimité à y entrer, renforcé par une communication qui n'atteint pas toujours ce public.

## Une distance symbolique, pas une hostilité

Les jeunes qui ne sont jamais venus évoquent principalement la méconnaissance des activités proposées, l'impression de ne pas être concernés, un manque d'intérêt ou encore des horaires jugés inadaptes. Aucune hostilité explicite envers la MJC n'est cependant exprimée.

Un jeune ne réagit pas à une offre, mais à la façon dont il perçoit cette offre. Si la MJC est représentée comme un espace pour les plus jeunes ou comme une institution parmi d'autres, il ne franchira pas la porte, même si l'offre lui correspond objectivement. Les travaux sur les représentations socio-spatiales éclairent bien ce phénomène : un jeune peut passer tous les jours devant un bâtiment sans jamais y entrer, non parce que l'offre est inconnue, mais parce que l'espace est représenté comme non destiné à lui (Ramadier, 2010 ; Dias & Ramadier, 2017). Cette distance est d'autant plus difficile à réduire qu'elle est invisible — elle ne se manifeste pas par du rejet explicite, mais par une absence, un passage devant la porte sans jamais y entrer.



*« Un jeune peut passer tous les jours devant un bâtiment sans jamais y entrer : non parce que l'offre est inconnue, mais parce que l'espace est représenté comme non destiné à lui. »*

Cadre théorique des représentations sociales

Le fait que les jeunes de 15 à 17 ans fréquentent naturellement la MJC alors que ceux âgés de 18 à 25 s'en éloignent illustre précisément cette dynamique. Ce n'est pas l'offre qui change entre ces deux tranches d'âge, c'est la représentation que les jeunes en ont au moment où ils changent de statut. À 16 ans, on est encore dans la continuité des habitudes construites avec la structure. À 18 ans, on entre dans un autre monde, et la MJC n'en fait plus partie mentalement, même si elle pourrait y avoir toute sa place. Ce constat invite à repenser non seulement la communication de la MJC, mais aussi la façon dont on cherche à atteindre ces jeunes. Ce qui réduit la distance symbolique, c'est avant tout la présence concrète dans les espaces qu'ils occupent déjà, et la preuve répétée que la structure s'intéresse à eux pas comme un public à capter, mais comme des personnes à part entière.

## Un rapport méfiant aux institutions en général

Les jeunes sont sur-sollicités par les institutions et les politiques publiques, sans toujours percevoir de suite concrète. Ce désengagement n'est pas de l'apathie : c'est une réponse rationnelle à des sollicitations répétées qui n'ont pas abouti à des changements tangibles. Les jeunes font confiance aux personnes, pas aux structures. Seulement 14 sur 28 répondants (50%) pensent que les adultes et les institutions s'intéressent à leur avis. Ce score est le plus bas de toutes les affirmations testées.

« Les jeunes, surtout dans ce quartier, sont trop sollicités. Ils en ont marre. Il y a une vraie rupture dans la communication avec les structures. Les jeunes ont mis une forme de carapace. »

« Les jeunes ont été tellement déçus par des promesses non tenues qu'ils testent systématiquement les adultes avant d'accorder leur confiance. Cette confiance se construit sur la durée, dans la transparence et dans des résultats concrets, pas dans des questionnaires ou des réunions. »

Professionnel.le du quartier

Le déroulement du questionnaire illustre lui-même la difficulté à mobiliser une partie des jeunes concernés. Sur l'ensemble des participants, seuls 33 questionnaires complets ont été obtenus, tandis que 30 personnes n'ont pas été au bout de la démarche. Parmi ces abandons, 8 ont eu lieu dès la première page. Ce faible taux de réponse ne doit pas être interprété comme de l'indifférence, mais plutôt comme un indicateur de la distance existante entre ces publics et les outils classiques de consultation, souvent peu adaptés pour créer de l'adhésion ou de la confiance.

## 4. Les freins

*Note : une partie des 16–25 ans fréquente bien la MJC — 74 % de ceux qui la connaissent y sont venus dans les 12 derniers mois. Les 15–17 ans sont particulièrement bien représentés. La question n'est donc pas de savoir pourquoi aucun jeune ne vient, mais plutôt : comment être dans une diversité suffisante pour que chacun y trouve sa place.*

### Le frein économique : central et sous-estimé

Le besoin d'activités gratuites est exprimé par 29 des 33 répondants complets (88 %) — c'est quasi-unanime, transversal à tous les statuts et toutes les tranches d'âge. La contrainte financière est le premier filtre. Dans un quartier où le revenu médian est inférieur de 10 000 €/an à la moyenne métropolitaine, même une adhésion symbolique ou une sortie peu coûteuse peut constituer un

obstacle réel. C'est le seul besoin transversal à tous les statuts et toutes les tranches d'âge.

Par ordre décroissant, les besoins exprimés par les 33 répondants complets :

1. Activités gratuites : 88 % (29/33)
2. Activités artistiques et culturelles : 79 % (26/33)
3. Accès à l'emploi : 64 % (21/33)
4. Accès à la formation et lieux calmes : 61 % chacun (20/33)
5. Se faire des amis et améliorer la situation financière : 55 % chacun (18/33)
6. Aide administrative : 48 % (16/33)
7. Santé mentale : 45 % (15/33)
8. Aide scolaire : 33 % (11/33)
9. Mobilité et accès aux voyages : exprimé largement lors des échanges informels

## Le frein de l'insécurité dans l'espace public

27 % des répondants complets se sentent peu ou pas en sécurité dans l'espace public. Ce n'est pas la majorité, 24/33 se sentent plutôt en sécurité, mais ce sentiment est réel pour une fraction non négligeable, notamment autour de certains points du quartier. Les fusillades récentes liées au trafic de drogue ajoutées à celles de 2023–2024 ont marqué les esprits. Plusieurs verbatims évoquent la présence de dealers sur la place, un sentiment d'insécurité diffus. Ce sentiment est un frein indirect mais réel à la fréquentation des équipements, notamment en soirée.

« Enlever les dealers qui traînent sur la place, je me sens mal sur la place. »

Verbatim questionnaire

## Le frein de la discrimination et de la stigmatisation

La représentation que les jeunes ont d'eux-mêmes en lien avec leur appartenance à un quartier classé QPV. Habiter Empalot, c'est composer avec une image médiatique et sociale qui finit par peser sur la façon dont on se perçoit et dont on pense être perçu. Certains jeunes intériorisent progressivement l'idée que certains espaces ou opportunités ne sont pas faits pour eux. La double discrimination à l'entrée dans la vie active. Un prénom à consonance maghrébine ou africaine associé à une adresse en QPV constitue deux signaux négatifs cumulés aux yeux d'un recruteur. Ce phénomène a été observé directement par les professionnels du quartier.

« J'ai des jeunes qui ont 14 ans et qui se font contrôler tous les 3 mois. Moi, jamais. La plus grande discrimination à l'embauche, c'est le nom de famille. 25 % des jeunes sont au chômage, comment on améliore ça sans déconstruire ça à grande échelle ? »

Professionnel.le du quartier

## La rupture à 18 ans, le signal le plus net

C'est le résultat le plus frappant de toute l'analyse. Avant 18 ans, les jeunes sont ancrés dans le quartier, en lien avec les structures et peu isolés. Après 18 ans, tout se fragilise simultanément — l'appartenance au quartier, la confiance dans les adultes, le lien avec les institutions, le sentiment de légitimité à occuper les espaces. Ce n'est pas une dégradation progressive : c'est un saut, brutal et documenté par les données. (cf : page 3)

« La MJC crée des activités avec nous, mais quand on a 18 ans on peut plus trop venir. »

verbatim questionnaire

Cette bascule coïncide aussi avec l'arrêt des dispositifs d'accompagnement : la réussite éducative s'arrête à 16 ans, l'espace animation de la MJC, l'ASEER et l'accueil jeune municipal à 17 ans. Les 18–25 ans tombent ainsi dans un angle mort institutionnel au moment précis où leurs besoins s'alourdissent : entrée dans la vie active, démarches administratives, isolement, santé mentale, accès à l'emploi. Les propositions adaptées à leur changement de statut et de rapports aux adultes s'amenuisent. Ce paradoxe est au cœur des difficultés observées sur le quartier, et il ne peut pas être résolu par une seule structure seule, il appelle une réponse coordonnée de l'ensemble des acteurs du territoire.

## 5. Aspirations

### Un tiers-lieu, pas une structure

La convergence des verbatims est frappante. Quand on demande à ces jeunes quelle serait la MJC idéale ou ce qu'ils changeraient sur le quartier, ils décrivent tous la même chose : un espace ouvert, informel, chaleureux, où on peut se retrouver sans obligation d'inscription, sans programme imposé.



*« Un espace pour se reposer et échanger, qui accueille les projets des jeunes pour leur donner. »*

Verbatim questionnaire



*« Un café sympa, un cinéma. Un tiers lieu ouvert aux suggestions des jeunes. »*

Verbatim questionnaire



*« Un endroit pour se retrouver librement et en sécurité, se poser au chaud, discuter et boire un café ou du thé. »*

Verbatim questionnaire

Ce n'est pas une demande d'activités de plus. C'est une demande d'espace de vie, un lieu ressource, accessible, gratuit ou quasi-gratuit, où l'on peut exister sans avoir à justifier sa présence.

## Le sport comme langage commun

Le sport est la valeur d'entrée la plus partagée. Le terrain de foot, le city stade, les créneaux sportifs du club de prévention (entre 20 et 30 jeunes de 16 à 25 ans présents chaque mercredi soir au gymnase), le sport rassemble là où beaucoup d'autres propositions échouent. Il offre un cadre structurant, non verbal, sans obligation de mise en mots. Sur ces créneaux, l'éducateur du club de prévention note qu'après un an, les jeunes s'auto-gèrent : ils arbitrent, organisent les équipes, chronomètrent. Les adultes ne sont plus nécessaires pour animer, ils le sont pour observer et créer du lien.

## L'emploi et l'accompagnement concret

64 % des jeunes qui ont répondu entièrement au questionnaire ont besoin d'un accès à l'emploi, 61 % à la formation, 48 % d'aide administrative. Ces besoins sont très concrets et pressants. Dans le questionnaire, ils appellent des réponses pragmatiques : des offres d'emploi accessibles, des permanences d'orientation sans rendez-vous, des espaces d'aide administrative accessibles.

## La santé mentale : un besoin silencieux

45 % des jeunes qui ont répondu entièrement au questionnaire expriment un besoin d'accès à des services de santé mentale. 17 sur 25 répondants à cette question se sentent souvent seuls. Les professionnels parlent d'une « explosion » des problèmes de santé mentale depuis 2/3 ans. Cette problématique est soulevée par la plupart des professionnels interrogés. La mission locale confirme le manque en précisant que les budgets pour les psys en mission locale ont été supprimés. L'association Palabre, implantée dans le quartier, n'a plus de place pour de nouveaux rendez-vous individuels. Ce besoin est réel, peu couvert et s'exprime difficilement.

## La mobilité et l'ouverture sur le monde

De nombreux jeunes ont exprimé lors d'échanges informels une envie forte de bouger (partir, voyager, découvrir autre chose que le quartier). Cette aspiration est cohérente avec ce qu'on lit dans les verbatims : « *plus partir en voyage, faire des concerts* ». Elle n'est cependant peu ou pas couverte par l'offre existante pour les 16/25 ans. Elle s'accompagne d'un manque d'information sur les dispositifs qui pourraient la rendre possible : Erasmus+, Service Civique à l'international, bourses régionales, aides à la mobilité de la CAF. Beaucoup de ces jeunes ne savent pas que ces outils existent.

« Les faire sortir du quartier, même pour une journée, changer leur regard sur eux-mêmes et sur le monde. C'est un levier d'émancipation concret. »

Professionnel de la prévention

« Quand les jeunes sortent du quartier, même pour une sortie, on les découvre autrement. Ils ont les codes sociaux à l'extérieur, la politesse, le respect, ce sont leurs repères dans le quartier qui changent, pas eux. »

## Professionnel.le du quartier

### La participation et l'engagement : une ressource à activer

Contrairement à une image souvent véhiculée, ces jeunes ont une culture de l'engagement. Un CPE du lycée Berthelot le souligne : beaucoup sont actifs dans des projets de mentorat, des dispositifs citoyens, des blocus. Mais cet engagement se déploie dans des cadres qui ont du sens pour eux, portés par des personnes en qui ils ont confiance, avec des effets visibles à court terme.

« L'engagement, ici, c'est pas forcément politique. C'est devenir animateur, être délégué, accompagner des collégiens. Beaucoup de jeunes d'Empalot adhèrent à ça. »

Professionnel.le du secteur

Un éducateur du club de prévention le confirme : les jeunes devant la Brique Rouge, souvent perçus comme inactifs, sont ceux qui ont organisé des chantiers maraudes, aidé une banque alimentaire, préparé un compte-rendu de réunion.

Un autre professionnel nuance cependant : il faut se garder de l'injonction à la participation. On n'est pas là pour demander aux jeunes de faire le travail des institutions. On est là pour leur offrir un espace où ils peuvent développer des compétences qui leur seront utiles dans leur vie d'adulte.

## 6. Constats des professionnels

Plusieurs points de consensus se dégagent des entretiens menés avec les professionnels du quartier.

### Sur les jeunes

- Ils ne sont pas apathiques. Leur distance aux structures est rationnelle, pas pathologique.
- Ils ont une vraie culture de l'engagement, quand les conditions sont réunies.
- Le sport est le premier facteur de socialisation partagé.
- La santé mentale est un enjeu croissant, peu ou pas couvert.
- La discrimination (embauche, espace public, médias) est un frein structurel rarement

nommé.

- Ils font confiance aux personnes, pas aux institutions.

## Sur les structures

- La multiplication des dispositifs produit de l'illisibilité, pas de l'efficacité.
- Les logiques de financement contraignent les pratiques et réduisent la liberté d'action.
- Le « aller vers » est nécessaire mais peut être instrumentalisé, les jeunes le sentent.
- Le manque de psychologues accessibles est un problème concret et urgent.
- Il manque un lieu dédié aux 16–25 ans, informel, géré par des personnes ancrées dans le quartier. Ce manque est identifié, signalé, et reste sans réponse.
- La continuité des équipes est un facteur clé : le lien se construit sur la durée.

## Sur le territoire

- Le renouvellement urbain a fragilisé les repères sociaux sans toujours les remplacer.
- La coexistence étudiants–habitants reste une juxtaposition plus qu'un mélange.
- La sécurité dans l'espace public est un frein réel à la fréquentation des équipements pour une partie des jeunes.
- La stigmatisation médiatique du quartier a des effets sur l'estime de soi et ferme des portes à l'embauche.

## 7. Repères théoriques

Les constats développés dans ce livret s'appuient sur un cadre théorique construit autour de quatre dimensions complémentaires. Ce cadre permet de dépasser une lecture purement descriptive pour comprendre pourquoi les choses sont comme elles sont.

### La jeunesse comme construction sociale et politique

La jeunesse n'est pas une catégorie naturelle : elle est construite historiquement, politiquement et territorialement. Le sociologue Pierre Bourdieu rappelait que « *la jeunesse n'est qu'un mot* ». Gérard Mauger (2001) en tire la conséquence : parler de « la jeunesse » au singulier masque des inégalités profondes liées à la classe, au genre et au territoire. Galland et Lazar (2022) parlent d'une jeunesse plurielle, aux trajectoires très différenciées selon les ressources disponibles.

La tranche 16/25 ans est aussi une construction administrative (Labadie, 2007) : elle correspond aux seuils des dispositifs d'insertion et d'emploi, pas nécessairement aux réalités vécues. Dans les QPV, cette catégorisation produit des effets paradoxaux, elle légitime des interventions, mais renforce aussi une vision des jeunes comme groupe problématique. La multiplication des dispositifs peut produire de l'illisibilité plutôt que de l'accompagnement effectif (Labadie, 2007 ; Hbila, 2011).

## Socialisation, reconnaissance et rapport aux institutions

La socialisation est un processus continu, pas achevé à l'adolescence (Bordes, 2015). Elle se déploie dans des espaces variés, formels et informels, et implique des ajustements successifs tout au long de la jeunesse. Bordes (2007) distingue trois modalités de la place des jeunes dans les dispositifs socio-éducatifs : la place attribuée (définie par les institutions), la place dédiée (espaces conçus pour eux) et la place choisie (celle qu'ils construisent eux-mêmes, souvent hors des cadres).

La reconnaissance est une condition nécessaire à l'engagement : sans prise en compte effective de leur parole, les jeunes développent des formes alternatives de visibilité. Bordes et Ruel (2019) montrent que les dispositifs pensés sans intégration réelle de la parole des jeunes risquent de produire une distance symbolique. Hbila (2011, 2015) confirme que la multiplication des sollicitations sans résultats visibles produit du désengagement plutôt que de la participation.

## Socialisation urbaine et organisation des jeunes de quartier

Vulbeau (2014) développe la notion de socialisation urbaine : la rue, les abords des équipements, les espaces de regroupement sont des lieux de socialisation à part entière, où se construisent des compétences relationnelles et des formes d'appartenance. Ces pratiques, souvent lues comme le fait de « traîner » sont en réalité des moments de construction identitaire et sociale.

Sauvadet (2006) complète avec le concept de capital guerrier : les groupes de jeunes en quartier populaire fonctionnent selon une logique sociale propre, avec des hiérarchies internes, des normes explicites et des mécanismes de régulation. Ce capital (réputation, loyauté, maîtrise des codes) est largement invisible pour les institutions. S'engager dans une structure peut même être perçu comme une menace pour la position sociale conquise dans le groupe.

## Représentations sociales et construction symbolique de la place

Les représentations sociales désignent un ensemble organisé de connaissances et d'opinions construites collectivement, qui orientent les pratiques (Moliner & Guimelli, 2015). Elles sont organisées autour d'un noyau central stable et d'éléments périphériques plus flexibles. Si le noyau central de la représentation d'une structure est défavorable, les actions proposées auront peu d'effet (même si elles sont objectivement pertinentes).

Ramadier (2010, 2022) étend cette analyse aux représentations socio-spatiales : un même lieu peut être perçu très différemment selon les groupes sociaux (espace de ressources pour les uns, espace de stigmatisation ou d'exclusion symbolique pour d'autres). Un jeune peut passer tous les jours devant la Brique Rouge sans jamais y entrer, non par ignorance, mais parce que l'espace n'est pas représenté comme légitime pour lui (Dias & Ramadier, 2017). C'est précisément ce qui se joue à Empalot.

La distance que les jeunes entretiennent avec les institutions locales ne doit pas être lue uniquement comme un frein. Bordes (2008) propose d'en renverser la lecture : le conflit entre jeunes et institutions n'est pas la preuve d'un dysfonctionnement, mais un passage obligé dans la construction sociale de la confiance. Les jeunes ne cherchent pas à éliminer les adultes ni à prendre leur pouvoir — ils cherchent à négocier leur place et à faire évoluer des fonctionnements qui ne leur correspondent pas. Ce que l'institution perçoit comme de la résistance ou de l'indifférence est souvent, du côté des jeunes, une façon de revendiquer une reconnaissance comme acteurs à part entière. Lorsque ce conflit est entendu et que la négociation s'engage, il devient le vecteur d'un processus de socialisation réciproque : les jeunes apprennent les codes de l'institution, et l'institution apprend des jeunes. C'est ce processus, lent et non linéaire, qui permet à la confiance de se construire.

## Le conflit : un passage obligé dans la construction sociale de la confiance

La distance que les jeunes entretiennent avec les institutions locales ne doit pas être lue uniquement comme un frein. Bordes (2008) propose d'en renverser la lecture : le conflit entre jeunes et institutions n'est pas la preuve d'un dysfonctionnement, mais un passage obligé dans la construction sociale de la confiance. Les jeunes ne cherchent pas à éliminer les adultes ni à prendre leur pouvoir — ils cherchent à négocier leur place et à faire évoluer des fonctionnements qui ne leur correspondent pas. Ce que l'institution perçoit comme de la résistance ou de l'indifférence est souvent, du côté des jeunes, une façon de revendiquer une reconnaissance comme acteurs à part entière. Lorsque ce conflit est entendu et que la négociation s'engage, il devient le vecteur d'un processus de socialisation réciproque : les jeunes apprennent les codes de l'institution, et l'institution apprend des jeunes. C'est ce processus, lent et non linéaire, qui permet à la confiance de se construire.

## 8. Comment les atteindre

### Partir de la personne, pas de la structure

Tous les professionnels convergent sur ce point : ce sont les personnes qui créent le lien, pas les dispositifs. La confiance se construit sur la durée, dans les interactions informelles, avant même de parler d'un projet ou d'une activité.

1

« Quand ils viennent, on ne demande pas ce qu'ils veulent, on prend du temps informel, on fait un jeu avec eux, on s'intéresse à eux. Et comme chaque être humain, quand on s'intéresse à toi, t'as l'impression d'être considéré. »

« L'avantage des clubs de prévention et des MJC, c'est qu'on a des espaces d'accueil, des moments où on peut se rencontrer avant d'aller parler de sujets sérieux. »

Entretien avec des professionnel.les

**2** **Aller vers eux, dans leurs espaces**

Les jeunes qui ne viennent pas dans les structures se retrouvent dans des espaces qu'ils maîtrisent : le stade, la rue, les parcs, les endroits qu'ils fréquentent. Le « aller vers » est nécessaire, mais il doit être sincère et aboutir, pas instrumentalisé. Les Hors les murs sont particulièrement pertinents dans ce type d'approche.

L'exemple de Pega'z Prévention est parlant : une moto « à la mode » attire les jeunes. Ils viennent vers l'objet, pas vers la structure. Et c'est là que le lien commence. L'entrée par quelque chose de concret, de familier, de désirable, est plus efficace que toute communication institutionnelle.

*« Il faut leur parler avec leurs codes, pas avec les codes des structures ou de la fac. Il faut partir de quelque chose de concret, être ancré dans le territoire. »*

Entretien informel avec un.e professionnel.le

**3** **Informier sur les droits et la mobilité**

Beaucoup de jeunes interrogés ignorent ce qui existe pour les aider à bouger, se former, s'engager. Erasmus+, Service Civique, bourses régionales, dispositifs CAF, aides au BAFA, ces outils existent mais restent opaques. Une information claire, délivrée dans leurs espaces et par des personnes en qui ils ont confiance, serait déjà un levier puissant. La MJC peut jouer ce rôle de traducteur : pas créer de nouvelles choses, mais rendre visibles celles qui existent.

**4** **Ne pas lâcher**

Un jeune qui ne répond pas à un rendez-vous, qui s'inscrit et ne vient pas, ce n'est pas un refus définitif. C'est souvent le signe qu'il a besoin qu'on insiste, parce que dans sa trajectoire, beaucoup de choses l'ont déjà lâché. Devant un manque de mobilisation ou de réceptivité de la part des jeunes il ne faut pas abandonner les propositions, qui ont des chances de prendre sur la durée.

**5** **Saisir le moment**

Le format projet (rendez-vous, planning, objectifs à long terme) est souvent inadapté à ces publics. Plusieurs professionnels soulignent la nécessité d'agir dans l'instant, de saisir la perche quand elle est tendue.

*« Il faut saisir le moment. Un jeune donne une idée de projet, si on fixe un rendez-vous et qu'on impose notre cadre, c'est trop tard. Il faut créer l'envie, parler directement de son projet, et pourquoi pas monter un projet en une heure. »*

Entretien avec des professionnel.les

**6** **Valoriser ce qu'ils font déjà**

Ces jeunes ont des compétences réelles (gestion de conflits, leadership informel, connaissance fine du quartier, capacités de communication, sens de la solidarité). Ces compétences ne sont pas reconnues institutionnellement. Mettre en parallèle les compétences acquises hors institutions avec celles attendues par l'Éducation nationale comme la logique, l'organisation, le leadership et la communication orale et les valoriser explicitement, devant les pairs, les parents, les adultes de référence, est un levier puissant de réengagement.

## 7

## Travailler en réseau

La force d'Empalot, c'est la qualité des liens entre structures. Ce réseau doit continuer à se consolider : la MJC n'est pas la mission locale, le club de prévention n'est pas la réussite éducative. Chaque structure a un rôle distinct et des portes d'entrée différentes. L'enjeu est la complémentarité, pas la concurrence, et une meilleure lisibilité de l'ensemble pour les jeunes eux-mêmes, qui ne savent souvent pas ce qui existe ni où aller.

## En synthèse

Les jeunes vivent à Empalot et occupent de multiples espaces dans le quartier, dans les rues, sur les stades, dans les commerces. Ils ont des besoins précis, des aspirations claires, une intelligence de leur situation. Ce qu'ils demandent n'est pas extraordinaire : un endroit où se poser, des activités accessibles et concrètes, quelqu'un à qui parler qui les connaît vraiment.

Ce constat, mis en regard du cadre théorique, permet de nommer plus précisément ce qui se joue à Empalot.

- La part minoritaire des jeunes de 16 à 25 ans à la MJC n'est pas le signe d'un désintérêt, c'est le signe d'un décalage entre la place que l'institution leur attribue, les espaces qu'elle leur dédie, et la place qu'ils se construisent eux-mêmes, souvent hors des cadres (Bordes, 2007). Cela n'appelle pas les mêmes réponses.
- La méfiance qu'ils expriment n'est pas un point de départ. C'est un point d'arrivée, construit au fil de sollicitations répétées sans résultats visibles (Hbila, 2011).
- La distance ou la rupture à 18 ans dans la représentation que les jeunes ont de la structure renvoient à la façon dont les espaces sont perçus autant qu'à ce qu'ils proposent réellement (Ramadier, 2010 ; Dias & Ramadier, 2017).

Changer cela repose en partie par des expériences concrètes et répétées de reconnaissance, dans la durée.

Enfin, leur mise à l'épreuve des adultes, leur résistance aux outils institutionnels classiques ne sont pas des obstacles à contourner, ce sont des signaux à entendre (Bordes, 2007). Là où la négociation a lieu, où les jeunes sont reconnus comme acteurs et non comme public à capter, la confiance se construit. C'est ce que montrent les séjours co-construits de la MJC, les sorties d'accroche : des espaces où le lien s'est fait parce que des adultes sont allés vers les jeunes, ont accepté leurs codes, et ont tenu leurs engagements dans la durée.

## Bibliographie

- Bordes, V. (2006). Espaces publics, espaces pour tous ? +
- Bordes, V. (2007). Prendre place dans la cité. Jeunes et politiques municipales.
- Bordes, V. (2008). Le conflit, un passage obligé dans la construction sociale de la confiance entre les jeunes et les institutions locales.
- Bordes & Ruel. (2019). Faut-il laisser une place aux jeunes ?
- Vulbeau, A. (2014). 24 La socialisation urbaine des jeunes. Traité des sciences et des pratiques de l'éducation
- Sauvadet, T. (2006). Le capital guerrier
- Galland & Lazar. (2022). Une jeunesse plurielle - Enquête auprès des 18-24 ans
- Dias & Ramadier. (2017). Relations sociales et cartographie cognitive. Les points de référence comme noyau central des représentations spatiales
- Hbila, C. (2011). Jeunes de quartiers populaires et politiques de jeunesse: Adhésion et résistance des jeunes
- Labadie, F. (2007). Politiques locales de jeunesse et territorialisation de l'action publique
- Mauger, G. (2001). « La jeunesse n'est qu'un mot ». A propos d'un entretien avec Pierre Bourdieu
- Moliner & Guimelli (2015). Les représentations sociales
- Ramadier, T. (2010). Les représentations spatiales comme frontières socio-spatiales